

bazArts expo **Petits dessins de sang et de larmes**

Quand les prisonniers dessinent sur quelques morceaux de tissu pour faire passer des messages au monde libre.

Sur des petits mouchoirs fournis par l'administration pénitentiaire, les détenus du sud des États-Unis et du Mexique teignent avec ce qu'ils ont sous la main des dessins ornés de messages à destination de leurs épouses et de leurs enfants restés à l'extérieur. Bagnoles rutilantes, mitrailleuses scintillantes, bombasses latinos aux décolletés plongeants, images pieuses ourlées de fleurs. Les *paños* – fichus, chiffons en espagnol – que les prisonniers reçoivent repassés et pliés en quatre sont devenus depuis les années cinquante un nouveau moyen de communication pour des prisonniers en longues peines souvent analphabètes.

Sur un de ces chiffons ornés, les visages des trois parrains Al Capone, Lucky Luciano et John Dillinger sont bordés d'une série de numéros reprenant la symbolique des tables de jeu. Deux pistolets-mitrailleurs Thompson – à vue de nez le modèle 1928 – sont croisés comme les tibias sur les drapeaux de pirates. Équipés du chargeur « camembert », les engins pouvaient envoyer jusqu'à 100 balles en rafales, ce qui lui valut le joli surnom de The Chopper – le hachoir –, ou encore The Chicago Typewriter – la machine à écrire de Chicago. Le tableau est titré *Legends Never Die*, les légendes ne meurent jamais, ce qui est un peu présomptueux car les trois *big boss* ont rejoint leurs ancêtres, comme tout le monde et sans faire les marioles. La syphilis a eu raison de Capone, un arrêt cardiaque de Luciano et Dillinger a été flingué par la police à la sortie d'un cinéma. Sur

un autre *pañó*, ce sont des images de guerilleros zapatistes, d'ours en peluche et de vierges Marie aux allures d'amazones.

Commandés en échange de cigarettes, de forfaits téléphoniques ou d'un service quelconque, les *paños* sont dessinés par des prisonniers spécialisés, qui vont traduire sur le petit carré de tissu les vœux les plus intimes de leurs comparses. Objets transitionnels, miniatures dénonçant l'enfermement, images d'Épinal et iconographie enfantine, les dessins des prisonniers rendent une identité aux enfermés de l'Amérique. Ça se passe dans l'excellente galerie de Christian Berst, qui nous console de la fumisterie exposée à la Maison rouge.

L'Asile des photographies allèche pourtant avec une magnifique photo de deux patients de l'hôpital psychiatrique de Picauville, dans la Manche. On y voit deux êtres souriants, habillés pour un dimanche, équipés de balles de chiffon et s'apprêtant à se défier dans un jeu de massacre de boîtes de conserve repeintes. Il y a de l'insouciance, une profonde humanité, et une grande qualité photographique. D'autres photos de kermesses, de mardi gras, de sorties à la plage ou de pro-



menades en petit train sont reproduites dans le somptueux catalogue, que je vous conseille d'aller voler directement à la librairie. L'expo mélange la découverte d'un fonds photographique que recelait l'hôpital avec le travail scénographique et lourdement redondant des deux photographes à l'origine du projet. Passez votre chemin devant les matelas torturés et les photos de bonnes sœurs, et foncez voir les diapos de la fin de l'expo, de surcroît mal projetées. L'enfer est pavé de bonnes intentions. C'en est étonnant de rater ainsi une expo dans un lieu d'habitude plus inspiré. Ce loupé est lourd de racisme social.

PHILIPPE LESPINASSE

Paños, Prison Break. Galerie Christian Berst, Paris III^e. Jusqu'au 19 avril.
L'Asile des photographies, La Maison rouge, Paris XII^e. Jusqu'au 11 mai.

CLOWN TRISTE, PIN-UP,

cinéma Au programme ce mois-ci, un documentaire et trois fictions aux styles très différents : où l'on découvre un Gustave Kervern bouleversant ou, selon les goûts, des garagistes bodybuildés.

Bien sûr, nous savions depuis bien longtemps, grâce aux films réalisés avec son comparse Delépine, que notre camarade Gustave Kervern était fort drôle, avec son air de Droopy rondouillard mal réveillé. Mais on ne le connaissait pas tragique ou plutôt tragicomique. Grâce à *Dans la cour*, film de Pierre Salvadori (à qui on devait le cultissime *Les Apprentis* avec le regretté Guillaume Depardieu), c'est la révélation. Il y incarne un rocker dépressif qui plaque scène, fans et fiancée pour s'installer dans les 9 m² d'une loge de concierge, un rôle qui lui permet de combler ses insomnies en faisant le ménage des communs ou en arrosant les plantes à 3 heures du mat', tout en recevant un vigile SDF slave et mystique doté d'un rottweiler encombrant. Face à lui, Catherine Deneuve, propriétaire tout aussi génialement dépressive, obsédée par l'idée que sous leurs

pieds leur immeuble et, plus largement, Paris, s'effondrent. Et Kervern s'avère le plus bouleversant clown triste du cinéma français.

Autre personnage étonnant, le documentariste italo-argentin Daniele Incalcaterra fait de sa vie une quête. Héritier de 5000 hectares mal

